de la colonie revinrent peu à peu eux-mêmes de leurs préjugés, et on vit les Jésuites partager alternativement avec les Récollets, à la satisfaction de tous, les offices qu'on faisait tous les dimanches avec solennité, dans la chapelle du fort de Québec.

Le meurtre du P. Viel avait fait retarder d'une année le départ des missionnaires pour les Hurons. Les Récollets profitèrent de cet intervalle, ménagé par la providence, pour communiquer aux Jésuites, le fruit de leur expérience, de leurs lumières et de la connaissance qu'ils avaient de la langue de ces peuples, afin de les rendre capables de travailler auprès d'eux à la première occasion.

L'année suivante, elle se rencontra enfin, et ils en profitèrent tous avec joie. Le P. Récollet, J. de la Roche D'Allion accompagné de deux PP. Jésuites, les PP. de Brébœuf et De Noue, s'embarqua dans les canots des Hurons pour monter dans leur pays, et reprendre l'œuvre de leur conversion. Il poussa plus loin encore, et visita la nation Neutre et la nation du Petun. Son projet était de se fixer chez les premiers, qui étaient très-puissants et très-nombreux ; mais des Hurons jaloux de le voir inviter ce peuple à faire la traite avec les Français, changèrent par leurs calomnies et leurs mensonges, les dispositions des esprits à son égard. " On leur fit croire, racontant ce Père, que les français étaient incontestables, rudes, tristes, mélancoliques, gens qui ne vivent que de serpens et de venin, que nous mangions le tonnerre, qu'ils s'imaginent être une chose non pareille, faisant des comptes étranges là-dessus : que nous avons tous une queue comme les animaux, et que les femmes n'ont qu'une mamelle située au milieu du sein, et qu'elles portent 5 et 6 enfans à la fois, et mille autres sottises pour nous faire haïr d'eux, et les empêcher de commercer avec nous, afin de traiter seuls avec ces peuples, ce qui leur est d'un très-grand profit.

Le P. Joseph courut alors les plus grands dangers, et il les raconte avec une admirable simplicité, sans laisser paraître la moindre émotion : " Dix hommes d'un village voisin de celui que j'habitais étaient venus, dit-il, me voir sous le prétexte de m'inviter à aller les visiter ; mais couvant leur mauvais dessein sur moi, et voyant qu'il se faisait tard, ils me revinrent trouver brusquement, me firent une querelle d'allemand. L'un me renversa d'un coup de poing, et l'autre prit une hache, et pensa m'en fendre la tête. Dieu lui détourna la main, et porta le coup sur une barre qui était auprès de moi. Je reçus encore plusieurs autres mauvais traitemens, mais c'est ce que nous venons chercher en ces pays. S'apaisant un peu, ils déchargèrent leur colère sur le peu de hardes qui nous restaient. Ils prirent notre écritoire, couverture, bréviaire, et notre sac, où il y avait quelques jambettes, aiguilles, alevines et autres petites choses de pareille sorte. " Cet intrépide missionnaire recouvra plus tard la plus grande partie de ces objets, mais il fut obligé de quitter cette contrée, et de revenir chez les Hurons.

Il termine sa lettre, toute remplie d'intéressants détails sur ses œuvres, par des sentiments, qui révèlent l'héroïsme et le détachement de son cœur apostolique :

" Si vient, comme on dit, deux Pères de France, je vous prie pour surcroît de toutes les peines que vous prenez pour moi, de me faire sûrement venir un habit qu'on m'en-

voie. C'est tout ce que je demande. Les pauvres religieux de St. François ayant le vivre et le veïr, c'est tout leur partage en terre. Nous espérons le ciel de la bonté de Dieu, pour lequel servir, très-volontiers pour le salut de ces peuples aveugles, nous engageons notre vie, afin qu'il lui plaitianisme en ces contrées. Dieu permet le martyre à ceux qui le méritent. Je suis marri de n'être point en état, et n'ignore pas néanmoins que pour être reconnu vrai enfant de Dieu, il faut s'exposer pour ses frères. Viennent donc hardiment les peines et les travaux, toutes les difficultés et la mort même me seront agréables et la grâce de Dieu étant avec moi, laquelle je mendie par le moyen des prières de tous nos amis."

Les Jésuites eurent, plus d'une fois, besoin à cette époque de recourir encore à la généreuse et inépuisable charité des Récollets. Leur établissement à Québec semblait voir surgir, chaque jour de nouveaux obstacles, et les ressources leur manquaient en bras et en argent. Cependant on leur avait désigné un terrain, sur les bords de la rivière St. Charles près des Récollets, et le duc de Vantadour, par un acte du 10 de mai 1626, en leur donnant les titres de possession, y forma une seigneurie sous le nom de *N. D. des Anges*, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

Les Chroniques de l'époque nous représentent les Récollets venant conduire eux-mêmes, les Jésuites en ce lieu, le 1er. septembre 1625. Ils plantèrent solennellement une croix, sur cette rive encore inculte ; prise de possession toute religieuse, qui était comme un hymne de reconnaissance et d'hommage à l'auteur de tout bien ! Après un modeste repas sur le gazon, ils mirent tous ensemble, la main à l'œuvre, dit le *Mercur* Français de 1626, pour abattre les premiers arbres, et commencer le défrichement du sol. Ce n'était pas encore assez ; l'année suivante, afin de prévenir tout retard, les Récollets leur prêtèrent la charpente d'un corps de logis de 40 pieds de long sur 28 de large, qu'ils destinaient à agrandir leur séminaire, et ils en ajoutèrent encore une autre, avec la même générosité, en 1628.

Les Jésuites trouvèrent ainsi moyen de tirer le parti le plus avantageux d'une troupe de 20 ouvriers, que le P. Noiret était parvenu à leur amener de France en 1626 ! mais ce qui devait hâter leur établissement, faillit devenir la cause de sa ruine. Ne recevant en effet aucun secours de la société du commerce du Canada qui leur était hostile, ils n'avaient d'autres ressources que les provisions qu'ils tiraient de France. Elles leur manquèrent l'année suivante, à cause des intrigues de toute nature, mises en jeu contre les efforts du P. Noiret, qui avait fait un nouveau voyage en Europe, pour les recueillir. La position des PP. Jésuites à Québec, devint bientôt si critique, que le P. Charles Lalemant, leur supérieur se vit dans la nécessité de repasser (1) en France, avec la plus grande partie de ses ouvriers, que la mission n'était plus en état d'entretenir. Il paraît même que les Jésuites auraient quitté à cette époque la colonie, si deux d'entre eux, les PP. De Brébœuf et de Noue, n'avaient pas été alors très-éloignés de Québec, et en mission chez les Hurons.

(1) Pendant l'absence momentanée du P. Lalemant, le P. Edmond Musse fut chargé de le remplacer comme supérieur. C'est cet intérim qui a induit quelques historiens en erreur, en plaçant le P. Musse dans la liste des supérieurs de la mission du Canada.